

était la seule qui fût connue dans le Nouveau-Monde. La culture en était facile. Les sauvages se contentaient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, et de jeter dans chacun un grain de maïs, qui en produisait deux cent cinquante ou trois cents autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étaient pas plus compliquées. On le pilait dans un mortier de bois ou de pierre ; et, réduit en pâte, il était cuit sous la cendre. Souvent même, grillé seulement, il était mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille est très-favorable à la nourriture des bestiaux ; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne sont pas communes. Un terrain maigre, léger et sablonneux, est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printemps, même à deux ou trois reprises, sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin c'est de tous les grains celui qui peut soutenir le plus long-temps la sécheresse et l'humidité.

Ces raisons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminèrent les Anglais à le conserver, à le multiplier dans leurs établissemens. Ils le vendirent au midi de l'Europe, dans les Indes occidentales, et s'en servirent pour leur propre usage. Cependant ils ne négligèrent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réussirent tous, quoique

moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du superflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, et de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formèrent un commerce qui embrassait les contrées les plus riches et les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole, voyant que ses colonies septentrionales lui enlevaient l'approvisionnement des établissemens qu'elle avait au midi de l'Amérique, et craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des salaisons et des blés, résolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles. L'occasion ne tarda pas de se présenter.

La Suède était en possession de vendre aux Anglais la plus grande partie du brai et du goudron dont ils avaient besoin pour leurs armemens. En 1703 cette puissance méconnut ses vrais intérêts au point de plier et de réduire sous un privilège exclusif cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix subite et forte fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre, profitant de cette faute des Suédois, encouragea par des primes considérables l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourrait fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en était promis. Une guerre sanglante qui désolait les quatre parties du monde détourna tout à la fois la métropole et les colo-

xxvi.  
L'Amérique  
septentrio-  
nale a fourni  
à l'Europe  
des muni-  
tions navales.

nies de l'attention que méritait cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du nord, qui toutes avaient le même intérêt, prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres pour une preuve complète d'impuissance, crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine à toutes les clauses et les restrictions qui devaient en hausser le prix. Ce fut un système de convention entre elles qui devint public en 1718; temps où toutes les puissances maritimes souffraient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse réveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le Nouveau-Monde des hommes assez éloquens pour persuader aux habitans qu'ils avaient le plus grand intérêt à seconder les vues de la mère-patrie; assez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands résultats, sans les faire passer par ces minces essais qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin-d'œil la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures abordèrent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profusion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voisins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier essor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnait aux munitions navales de ses colonies sur celles qui venaient de la mer Baltique semblait lui promettre une préférence constante.

Il crut pouvoir supprimer les encouragemens. Mais il n'avait pas fait entrer dans ses calculs la différence du fret, qui était tout en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce l'avertit de son erreur. Il reprit en 1729 le système des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avaient été d'abord, elles suffirent pour assurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande supériorité sur celles du nord.

Les bois, qui faisaient pourtant une des principales richesses des colonies, fixèrent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-temps les Américains en portaient en Espagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étaient employés aux édifices et à d'autres usages. Comme ces navigateurs ne prenaient pas en retour assez de marchandises pour compléter leur cargaison, les Hambourgeois, et même les Hollandais, avaient contracté l'habitude de fréter les vaisseaux de ces étrangers pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation et de cabotage avait considérablement augmenté la navigation britannique. Le parlement, instruit de ce succès, se hâta de décharger, en 1722, les bois que le Nouveau-Monde pouvait fournir au royaume de tous les droits que payaient à leur entrée les bois de Russie, de Suède et de Danemarck. Cette première faveur fut suivie d'une

gratification qui , comprenant en général toute sorte de bois , portait spécialement sur ceux qui étaient destinés à la construction des vaisseaux. Malheureusement les matériaux du Nouveau-Monde se trouvèrent très-inférieurs à ceux de l'Ancien. Cependant ils furent employés de préférence par la marine anglaise. Elle devait au nord de l'Amérique ses vergues et ses mâtures. On voulut qu'elle en reçût encore ses voiles et ses cordages.

Les protestans français qui , chassés de leur patrie par un roi tombé dans le bigotisme , avaient apporté partout à ses ennemis l'industrie de leur climat , firent connaître à l'Angleterre le prix du lin et du chanvre , deux objets souverainement importans pour une puissance maritime. L'Irlande et l'Écosse cultivèrent ces plantes avec quelque succès ; mais les manufactures nationales tiraient encore principalement l'une et l'autre de la Russie. Pour mettre fin à cette importation ruineuse , le gouvernement imagina d'accorder 135 livres de gratification par tonneau de ces matières à l'Amérique septentrionale. C'était beaucoup ; et cependant un encouragement si considérable n'eut que peu de suite. Dans cette partie du Nouveau-Monde peu de terres se trouvèrent assez bonnes pour une production qui ne prospère que sur un sol excellent. Cette région est plus abondante en fer , en fer destiné à conquérir l'or et l'argent du midi.

Ce premier métal , si nécessaire à l'homme , était ignoré des Américains lorsque les Européens leur en apprirent le plus funeste usage , celui des armes homicides. Les Anglais eux-mêmes négligèrent long-temps les mines de fer que la nature avait prodiguées dans le continent où ils s'étaient établis. On avait détourné de la métropole ce canal de richesses en le chargeant de droits énormes. Cette imposition , équivalente à une prohibition , était l'ouvrage des propriétaires des mines nationales , soutenus des propriétaires des bois taillis qui devaient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption , l'intrigue et les sophismes , ces ennemis du bien public avaient écarté une concurrence qu'ils ne pouvaient soutenir. Enfin le gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation , franche de droits des fers de l'Amérique à Londres , mais en défendant de le transporter dans d'autres ports , ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors des milliers de voix se réunirent pour engager le sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes , et à étendre à tout le royaume une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent pour représenter que les cent neuf forges qui travaillaient en Angleterre , sans y comprendre celles

XXVII.  
Le fer de l'Amérique septentrionale a été porté dans nos climats.

d'Écosse , produisaient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, et occupaient un grand nombre d'ouvriers habiles ; que ces mines, qui étaient inépuisables , auraient considérablement augmenté leur produit, si l'on n'avait été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition ; que les ouvrages de fer travaillés en Angleterre consumaient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois taillis, et que ces taillis fournissaient d'ailleurs des écorces pour les tanneries , des matériaux pour les bâtimens ; que le fer d'Amérique , étant peu propre à être converti en acier, à faire des instrumens tranchans , à fournir le plus grand nombre des ustensiles de navigation , ne diminuerait guère l'importation étrangère, et se bornerait à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines considérations n'arrêtèrent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baissât le prix des matières premières, la nation perdrait bientôt les innombrables manufactures de fer et d'acier qui l'enrichissaient depuis si long-temps, et qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour arrêter les progrès de cette industrie chez les autres peuples. On se détermina donc à permettre, libre et affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette résolution pleine de sagesse fut accompagnée d'un acte de justice. Une loi portée sous Henri VIII défendait aux propriétaires des bois

taillis de défricher leurs terres. Le gouvernement les autorisa à faire de leurs propriétés l'usage qui leur conviendrait le mieux.

Avant ces dispositions, la Grande - Bretagne payait tous les ans à l'Espagne, à la Norwége, à la Suède et à la Russie, 10,000,000 de livres pour le fer qu'elle tirait de ces contrées. Ce tribut diminua et devait diminuer encore. Le minerai est si abondant en Amérique, si facile à tirer de la superficie de la terre, que les Anglais ne désespéraient pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes orientales, à tous les pays de l'univers où l'intérêt de leur commerce étendait leurs relations.

Peut-être cette nation exagérât-elle aux autres ou à elle-même les avantages qu'elle se promettait de tant d'objets utiles à sa navigation. Mais il lui suffisait que ses colonies la tirassent de la dépendance où les puissances du nord de l'Europe pouvaient en rigueur la tenir pour la facilité, pour la multiplication de ses armemens. Rien à ses yeux n'était plus capable de suspendre son essor naturel vers l'empire des mers, qui seul devait lui assurer l'empire du Nouveau-Monde.

Après s'en être aplani le chemin par la création d'une marine libre, indépendante et supérieure à toutes les marines, l'Angleterre prit tous les moyens de jouir de cette espèce de conquête qu'elle avait faite en Amérique, encore plus par son industrie que par ses armes. A mesure que, par une pente

xxviii.  
Peut-on espérer que le vin et la soie réussiront dans l'Amérique septentrionale ?

naturelle, les établissemens s'étaient avancés du nord au sud, les entreprises et les projets s'étaient multipliés en raison du sol et du climat. Aux bois, aux grains, aux bestiaux qui avaient été les productions premières s'étaient joints successivement le riz, le tabac, l'indigo, d'autres richesses. Les Anglais, qui n'avaient point de vin en Europe, résolurent de le demander aussi au nouvel hémisphère.

On trouve sur le continent septentrional de l'Amérique une quantité prodigieuse de ceps sauvages qui produisent des raisins dont la couleur, la grosseur et la quantité varient, mais qui sont tous d'un goût âcre et désagréable. On pensa qu'une bonne culture donnerait à cette plante la perfection que la nature brute lui avait refusée, et l'on appela des vigneronns français dans un pays où les impôts et les corvées ne leur ôteraient pas le fruit et le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tentèrent alternativement avec du plant d'Europe et d'Amérique furent toutes également malheureuses. Le suc de la vigne y était trop aqueux, trop faible, trop difficile à conserver. Le pays était trop couvert de bois, qui attirent et font séjourner les brouillards humides et brûlans; les saisons étaient trop inconstantes, les insectes trop multipliés autour des forêts pour laisser éclore et prospérer une culture si chère à la nation anglaise, à tous les peuples qui ne la possèdent point. Un jour viendra peut-être où ces régions fourniront une boisson

dont la préparation occupe plusieurs parties du globe, et dont l'usage fait les délices de tant d'autres; mais cet événement n'arrivera qu'après des siècles et des essais très-multipliés. Suivant toutes les probabilités, la récolte du vin sera précédée par celle de la soie, ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans son sein.

Cette riche matière coûtait à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-considérable. On résolut de la tirer de la Caroline, qui, par la douceur de son climat et l'abondance de ses mûriers, semblait favorable à cette production. Des essais que hasarda le gouvernement en attirant des Vaudois dans la colonie furent plus heureux et plus productifs qu'on n'avait osé l'espérer. Cependant les progrès de cette branche d'industrie restèrent au-dessous d'une si riante promesse. On en rejeta la faute sur les habitans, qui, n'achetant que des nègres dont ils tiraient une utilité prompte et sûre, négligèrent d'avoir des négresses qu'on aurait pu destiner avec leurs enfans à élever des vers à soie, occupation convenable à la faiblesse du sexe et de l'âge les plus délicats. Mais on devait prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémisphère dans un pays inculte et sauvage donneraient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des bestiaux, aux travaux de premier besoin. C'est la marche naturelle et constante des états bien gouvernés.

De l'agriculture , principe de la population , ils s'élevèrent aux arts de luxe , et les arts de luxe nourrirent le commerce , enfant de l'industrie et père de la richesse. En 1769 le parlement jugea cette époque enfin arrivée. Il arrêta que , pour toutes les soies crues qui seraient portées des colonies dans la métropole , il serait donné pendant sept ans une gratification de vingt-cinq pour cent ; pendant les sept années suivantes , une gratification de vingt pour cent ; et pendant sept années encore , une gratification de quinze pour cent. La culture du cotonnier , de l'olivier , de beaucoup d'autres plantes , ne devait pas tarder à suivre. La nation pensait que l'Europe et l'Asie avaient peu de productions qui ne pussent être naturalisées avec plus ou moins de succès dans quelqu'une des vastes contrées de l'Amérique septentrionale. Il n'y fallait que des hommes , et l'on ne négligeait aucun des moyens propres à les y multiplier.

Ce furent les Anglais qui , persécutés dans leur île pour leurs opinions civiles et religieuses , abordèrent les premiers dans cette région déserte et sauvage.

Il était difficile que cette première émigration eût des suites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne sont tellement attachés au sol qui les a vus naître , qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puissent déterminer à changer de climat et de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété , des mœurs ou de l'indus-

xxix.  
De quelles  
espèces  
d'hommes  
se sont peuplées les provinces de l'Amérique septentrionale.

trie. Ainsi le rétablissement de la tranquillité publique dans la métropole devait mettre des obstacles insurmontables aux progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs les Anglais , quoique naturellement actifs , ambitieux et entreprenans , n'étaient guère propres à défricher le Nouveau-Monde. Accoutumés à une vie douce , à quelque aisance , à beaucoup de commodités , il n'y avait que l'enthousiasme religieux ou politique qui pût les soutenir dans les travaux , les misères , les privations , les calamités inséparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que , quand l'Angleterre aurait pu vaincre ces difficultés , elle ne l'aurait pas dû vouloir. Sans doute il était utile à cette puissance de fonder des colonies , de les rendre florissantes , de s'enrichir de leurs productions ; mais il ne lui convenait pas d'acheter ces avantages par le sacrifice de sa population.

Heureusement pour cette nation , l'intolérance et le despotisme qui pesaient sur la plupart des contrées de l'Europe poussèrent de nombreuses victimes sur une plage inculte qui , dans son abandon , semblait offrir et demander en même temps du secours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans , en passant les mers , perdaient tout espoir de retour , et s'attachaient pour toujours à une terre qui , leur servant d'asile , leur fournissait à peu de frais une subsistance paisible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De

toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que se proposaient les émigrans, c'était de se trouver citoyens dans toute l'étendue de l'empire britannique, après sept ans de domicile dans quelque-une de ses colonies.

Tandis que la tyrannie et la persécution désolaient et desséchaient la population en Europe, l'Amérique anglaise se remplissait de trois sortes d'habitans. Les hommes libres forment la première classe. C'est la plus nombreuse.

Les Européens, qui parcourent et tourmentent le globe depuis trois siècles, ont semé des colonies dans la plupart des points de sa circonférence; et presque partout leur race s'est plus ou moins abâtardie. Les établissemens anglais de l'Amérique septentrionale paraissaient avoir subi la loi commune. Leurs habitans étaient universellement jugés moins robustes au travail, moins forts à la guerre, moins propres aux arts que leurs ancêtres. Parce que le soin de défricher la terre, de purifier l'air, de changer le climat, d'améliorer la nature, absorbait toutes les facultés de ce peuple transplanté sous un autre ciel, on en concluait sa dégradation et son impuissance de s'élever à des spéculations un peu compliquées.

Pour dissiper ce préjugé injuste, il fallait qu'un Franklin enseignât aux physiciens de notre continent étonné à maîtriser la foudre. Il fallait que les élèves de cet homme illustre, réunis en société,

jetassent un jour éclatant sur plusieurs branches des sciences naturelles. Il fallait que l'éloquence renouvelât dans cette partie du Nouveau-Monde ces impressions fortes et rapides qu'elle avait opérées dans les plus fières républiques de l'antiquité. Il fallait que les droits de l'homme, que les droits des nations y fussent solidement établis dans des écrits originaux qui feront le charme et la consolation des siècles les plus reculés.

Les ouvrages d'imagination et de goût ne tarderont pas à suivre ceux de raisonnement et d'observation. Bientôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer ses Homères, ses Théocrites, ses Sophocles. On n'y manque plus de secours, de maîtres, de modèles. L'éducation s'y répand, s'y perfectionne de plus en plus. Dans les proportions, on y voit plus de gens bien nés, plus de loisir et de moyens pour suivre son talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'institution même de la jeunesse est souvent contraire au progrès et au développement du génie et de la raison.

Par un contraste singulier avec l'Ancien-Monde, où les arts sont allés du midi vers le nord, on verra dans le Nouveau le nord éclairer le midi. Jusqu'à nos jours l'esprit a paru s'énervier comme le corps dans les Indes occidentales. Vifs et pénétrants de bonne heure, les hommes y conçoivent promptement, mais n'y résistent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Presque tous ont de la facilité pour tout; aucun ne